II

Quatorze ans après.

Ce jour-là, 1er mai 1688, Querceville était en fête: un courrier venu de Paris y avait annoncé l'arrivée du jeune comte, de son tuteur, et d'une suite assez nombreuse, car elle se composait du gouverneur et du précepteur d'Aimery, d'un médecin, d'un apothicaire et d'une douzaine de domestiques.

Le vieil intendant du château, sa femme non moins âgé, et le chapelain, qui était leur aîné, s'étaient ingéniés de leur mieux pour faire remettre les appartements du château en bon état et stimuler la lenteur des domestiques normands. Personne n'avait dormi au château cette nuit-là, et, malgré tant de soucis, rien de bon n'eût été fait si la fermière ne fût venue y mettre la main. Mais Simonne était une maîtresse femme. Veuve depuis cinq ans déjà elle dirigeait la ferme et morigénait enfants, valets et servantes avec autant d'activité que d'intelligence. Toujours levée la première, elle savait défendre et faire valoir le bien de son seigneur, et le sien propre, en vraie ménagère normande, et l'aîné de ses gars, Simon, alors âgé de près de seize ans, robuste comme un chêne, et plus grand que sa mère de toute la tête, ne lui parlait que chapeau bas. Elle avait encore deux fils, Robert et Valerand, trop jeunes encore pour faire autre chose que garder les moutons, et avant eux, alors qu'Aimery avait trois ans, une petite fille, qu'elle avait nommée Suzanne en souvenir de la défunte comtesse.

Suzanne avait alors près de douze ans: c'était bien une vraie fleur des champs, simple et naïve, mais déjà courageuse et résolue comme sa mère, dont elle était le vivant portrait. Elle ne quittait sa mère guère plus que son ombre, et tout en l'aidant à préparer les appartements du château, elle la questionna sur les hôtes qu'on attendait.

— Mère, lui dit-elle, notre jeune seigneur est mon frère de lait, n'est-ce pas? Il est aussi jeune que moi.